

LE MIRACLE SPINOZA

de frederic lenoir



Pourquoi lire ce livre? J'avais envie de connaître mieux ce célèbre philosophe, j'ai fait confiance à Frédéric Lenoir, et troisième raison, non négligeable, la manchette «une philosophie pour éclairer notre vie» a été déterminante : en cet

hiver où le ciel est si sombre et les nouvelles si souvent menaçantes, comment ne pas céder à cet appel vers la lumière ?

Dans l'avant-propos, l'auteur compare Spinoza à son contemporain Vermeer : tous les deux sont à la recherche de la Lumière, l'un par la peinture, l'autre par la recherche philosophique.

Deux mots sur Frédéric Lenoir : sociologue, philosophe, les titres de ses livres reflètent son attitude positive envers la vie, par exemple : «Du bonheur, un ouvrage philosophique» ou «La puissance de la joie», titres très spinozistes...

Dès cet avant-propos Frédéric Lenoir cite des phrases de Spinoza qui témoignent de son attitude positive : «*Ne pas se moquer, ne pas se lamenter, ne pas détester, mais comprendre*» et

«Tout a une explication logique. Comprendre et ne pas juger. Ne pas réagir avec les sentiments mais avec la raison».

Et il propose des clefs pour comprendre le philosophe : «*C'est un sage qui cherche à changer notre regard afin de nous rendre libres et heureux comme il le fut lui-même*», ou «*Dans son système philosophique, Spinoza place la raison au centre de tout*», et «*Il cherche toute sa vie à mettre en cohérence sa pensée avec ses actes*».

Vous connaissez dès maintenant des mots importants : la RAISON, COMPRENDRE, NE PAS JUGER, LIBRE, HEUREUX.

Mais quel est cet homme qui, toute sa vie, assez courte puisqu'il mourut à quarante-cinq ans, a vécu en accord avec sa pensée ?

Baruch Spinoza naît en 1632 à Amsterdam, terre d'asile politique et religieux. Son grand-père a quitté l'France en 1492 pour le France, puis s'est installé à Amsterdam. Son père a un négoce de produits importés des colonies et le jeune garçon l'aide tout en fréquentant l'école juive. Mais ce garçon brillant pose des questions embarrassantes à ses maîtres... Dès sa quinzième année, il se détourne de la religion et de l'école juive, fréquente des cercles libéraux, s'intéresse à la philosophie de

Descartes (1596-1650), réfugié lui aussi aux Pays-Bas. Vers 1652, il commence à suivre des cours de latin avec Franciscus Van den Enden, excentrique et libre-penseur, exclu de la Compagnie de Jésus pour des divergences doctrinales ! Celui-ci sème chez son élève les semences de la libre-pensée, l'initie aux sciences physiques, à la philosophie cartésienne.

Dès ce moment, Spinoza va rechercher «le bien véritable» qui est pour lui la sagesse, la liberté, un bonheur profond et durable fondé sur la raison, et qui prend le visage de la joie. Une quête si sérieuse chez un homme si jeune peut surprendre, mais Baruch connaît des années difficiles : mort de son père en 1654, déclin de l'entreprise, mais surtout dégradation de ses rapports avec la communauté juive, crise qui se termine par la dure cérémonie du Herem, qui l'en bannit.

Il s'installe chez son maître, puis quitte Amsterdam pour la petite ville de Rinjsburg, proche de la ville universitaire de Leyde, où il se fait des amis et fréquente des cercles de pensée, commence à écrire, abordant les thèmes qu'il approfondira plus tard dans l'Ethique, son France maîtresse. Il mène une vie simple. Il gagne sa vie comme polisseur de verre et son travail, apprécié dans toute l'Europe, est vanté par Christian Huygens, astronome célèbre.

Frédéric Lenoir écrit : *«Je trouve toutefois émouvant de penser que cet homme a consacré ses journées, en somme, à aiguiser des verres pour l'acuité visuelle et à aiguiser la pensée pour l'acuité de l'esprit humain. Les démonstrations «sont les yeux de l'esprit»»,* écrira d'ailleurs Spinoza l'éclairéur.

Après quelques années, il s'installe à Voorburg, proche de La Haye, où il fréquente les milieux politiques et étend son influence. Il est protégé



Le Miracle Spinoza

par Jean de Witt, le Grand Pensionnaire. Il se consacre à son ouvrage religieux et politique : le «Traité théologico-politique», sa seconde France maîtresse. La thèse centrale en est la défense de la liberté de penser. Il écrit : *«La liberté de philosopher ne menace aucune piété véritable, ni la paix au sein de la communauté publique. Sa suppression, au contraire, entraînerait la ruine et de la paix et de toute piété».* Il y dénonce aussi avec force la superstition *«sur laquelle se fonde trop souvent la religion pour prospérer».*

Attaqué pour son «Traité...» par les pasteurs de Voorburg, Baruch se décide à habiter à La Haye, loue une petite chambre chez un pasteur et sa femme. Il y restera sept ans, jusqu'à sa mort le 20 février 1677. Il avait refusé une chaire de philosophie à l'Université d'Heidelberg, soucieux de conserver sa liberté de parole. Il rédige «l'Ethique», qu'il termine en 1675, deux ans avant sa mort. De constitution fragile, tuberculeux, il savait qu'il mourrait jeune, mais demeurait serein et joyeux. Il écrivait à un ami : *«... a fait de moi un homme heureux. J'en jouis, en effet, et m'applique à travers la vie, non dans la tristesse et les lamentations, mais dans la tranquillité joyeuse et la gaieté».*

Le livre de Frédéric Lenoir est organisé en deux grandes parties, représentant les France principales de Spinoza :

- «Le révolutionnaire politique et religieux» étudie le «Traité théologique-politique».
- «Le maître de sagesse» traite de «l'Ethique».

** Dans la première partie,

- Spinoza pose les fondements de la Lecture historique et critique de la Bible (ou de tout texte sacré). Elle repose sur la lecture raisonnée des textes dans leur contexte historique et prend en compte l'intention des auteurs. Il avait mis au point une «Méthode d'interprétation des Livres saints» qui fait de lui le fondateur de l'exégèse moderne.

- Indiquons qu'il connaît parfaitement l'hébreu biblique, l'araméen, le grec et le latin, et les historiens de l'Antiquité, tel Flavius Josèphe. A sa mort l'inventaire de sa bibliothèque révélera qu'elle contient beaucoup plus d'ouvrages historiques que philosophiques.

- Spinoza s'interroge sur la fonction prophétique : chaque prophète prophétise en fonction de sa sensibilité, de son mode de vie, et ils divergent donc, mais chacun doit pratiquer la JUSTICE et la CHARITE.

-Il aborde les miracles : ce sont pour lui des signes que la Raison saura expliquer dans le futur.

- Même s'il a toujours été un homme libre de toute croyance ou appartenance religieuse, Spinoza s'intéresse au Christ, ce qui lui a valu l'hostilité des juifs et des chrétiens... Pour lui, le Christ n'est pas un prophète. Il a eu une révélation de Dieu et communiqué avec lui par l'esprit. Jésus est une émanation de la sagesse divine, un homme libre véritable. Il délivre des messages éthiques universels, tels l'amour du

prochain. Il y a des parallèles entre le message des Evangiles et la pensée de Spinoza, en particulier le refus de porter un jugement. Mais Spinoza refuse l'incarnation et la rédemption. Frédéric Lenoir pense qu'il a ignoré l'aspect mystique du Christ, n'étant pas lui-même porté sur le mysticisme.

- Spinoza critique les religions lorsqu'elles se détournent de ce qu'il estime être leur vocation : favoriser l'essor de la justice et de la charité par le biais de la Foi. Il les accuse de trop souvent asservir l'homme par la peur et de favoriser la superstition. Son vœu est que la sagesse philosophique conduise à un amour intellectuel de Dieu, la religion étant un stade infantile de l'Humanité.

- Spinoza a-t-il trahi le judaïsme ? Il a été accusé, en particulier par Lévinas, d'avoir, sans le vouloir, favorisé la pensée anti-juive à cause de son intérêt pour le christianisme. Il est exact que Spinoza se sent citoyen du monde par la Raison et partisan de l'assimilation des juifs dans les sociétés où ils vivent.

- Spinoza est le Père de la modernité politique et un précurseur des Lumières : un siècle avant Voltaire, il prône la séparation des pouvoirs politique et religieux.

Il affirme que les individus qui mènent leur existence selon la raison et non les passions seront des citoyens responsables. Un individu bien accordé à lui-même s'accorde mieux aux autres.

Tout en nuances, il dit Oui à la liberté de croire et de penser, mais la liberté d'expression ne doit pas nuire à la paix sociale...

Il pense qu'il n'est pas possible ni souhaitable de régir la vie humaine tout entière par des lois car c'est parfois exaspérer les défauts plutôt que les corriger et, par exemple, on doit tolérer la

débauche et l'ivrognerie... (voir la prohibition aux U.S.A., qui a sans doute plutôt favorisé l'alcoolisme...).

** La seconde partie «LE MAÎTRE DE SAGESSE» est consacrée à l'ETHIQUE, «*guide vers la joie parfaite*», écrit-il. Il a consacré quinze ans de sa vie à ce livre dont le fil conducteur est le chemin exigeant vers la JOIE. N'oublions pas qu'à cette période de sa vie il est attaqué de toutes parts et que son protecteur le Grand Pensionnaire est assassiné et son maître et ami Van den Ende pendu à la Bastille...

Pour Spinoza, toute éthique doit reposer sur une métaphysique, c'est-à-dire une certaine vision de l'homme et de Dieu. L'Ethique est un guide de connaissance mais également de transformation de soi, qui conduit vers la SAGESSE et la Joie parfaite : «*C'est le chemin de la servitude vers la LIBERTE, de la tristesse vers la JOIE*».

Comme Descartes, il est convaincu que la structure du monde est mathématique, il adopte une rédaction difficile, et la lecture de ce livre est aride..., ce dont il est conscient : «*Tout ce qui est précieux est aussi exigeant que rare*».

Il consacre l'Ethique à Dieu, à l'Homme, aux émotions et sentiments, au Désir «*essence de l'homme*».

Dieu est cosmique. Il n'a pas créé le monde ou la nature, qui existent de toute éternité.

Il n'intervient pas dans les affaires des hommes : il ne juge pas, il ne punit pas.

Les hommes ont créé un Dieu à leur image pour donner un sens au monde, et les religions sont des superstitions destinées à rassurer les êtres humains. On rend un culte à Dieu pour

se le rendre favorable ou pour le remercier... Spinoza a été considéré comme athée car il ne rendait aucun culte à Dieu.

Spinoza a une vision «moniste» du monde : Dieu est en tout et tout est en Dieu, de toute éternité.

Il ne croit pas au Dieu révélé de la Bible : il pense Dieu, préfigurant le déisme du XVIII^e siècle. Sa notion de Dieu est proche de celle de la philosophie hindoue, dit Frédéric Lenoir, qui en est proche.

Et Einstein écrivait : «*je ne crois pas au Dieu de la Bible mais au Dieu cosmique de Spinoza*».

En ce qui concerne l'homme, sa pensée s'affine dans une anthropologie où la psychologie tient une place importante. Le corps et l'esprit ne sont pas deux substances différentes : «*ils fonctionnent ensemble puisqu'ils ne sont que les deux faces d'une seule et même réalité*».

Il faut donc entretenir le corps, le contenter, augmenter sa puissance et le philosophe n'est pas un ascète : «*user des choses et y prendre plaisir autant qu'il se peut est de l'homme sage. C'est d'un homme sage, dis-je, de se reconforter et de réparer ses forces grâce à une nourriture et à des boissons agréables prises avec modération, et aussi grâce aux parfums, au charme des plantes verdoyantes, de la parure, de la musique, des jeux du gymnase, etc., dont chacun peut user sans faire tort à autrui*».

Au contraire des chrétiens, il voit la dualité entre joie et tristesse et l'auteur écrit : «*L'objectif de l'éthique spinoziste consiste, dès lors, à organiser sa vie grâce à la raison pour diminuer la tristesse et augmenter la joie jusqu'à la béatitude suprême*».

L'homme est partie de la Nature et pour juger ses comportements il faut se référer «*aux lois*

immuables de la nature. Une colère s'explique aussi bien qu'une tornade, et la jalousie a des causes aussi rationnelles qu'une éclipse de soleil. Cependant l'homme demeure une énigme pour l'homme et Freud reconnaîtra l'influence des analyses de Spinoza sur les siennes propres.

Spinoza pose trois sentiments de base : le désir, la joie, la tristesse, dont les autres découlent. La sagesse consiste non pas à diminuer le désir, mais à le guider, l'orienter par la raison. Le philosophe est en accord avec les grands courants philosophiques de l'Antiquité, tels l'Epicurisme, mais en rupture avec la tradition philosophique classique.

Autre point de rupture : depuis Platon, on affirme qu'on désire une chose parce qu'elle est bonne. Spinoza affirme : *«On ne désire pas une chose parce qu'on la juge bonne, au contraire nous jugeons bon ce que nous désirons»*, ce qui me semble bien plus juste ! Nietzsche sera influencé par cette analyse de Spinoza.

Chaque homme est déterminé par sa nature singulière et la joie parfaite est le fruit d'une connaissance rationnelle et intuitive.

Spinoza aborde la notion d'éternité, qui pour lui est intemporelle : *«Il y a des moments d'éternité qui abolissent le temps»*, explique Frédéric Lenoir, *«par exemple une expérience d'amour ou de contemplation du monde»*. Si on admire un coucher de soleil, on peut perdre la notion du temps, on est dans l'éternité.

En conclusion, Frédéric Lenoir expose ses points d'accord et de désaccord avec Spinoza : il admire sa lucidité, sa démarche constructive, son courage, son désir d'aider les hommes. Mais il est en désaccord avec son rationalisme absolu et avec ses préjugés, (mais ce sont ceux de son temps), concernant les femmes et les animaux.

J'ai aimé ce livre de vulgarisation, vivant, clair, très personnel. L'auteur parle de ses propres conceptions philosophiques, compare Spinoza à d'autres philosophes, passés ou contemporains. Bien que peu experte en philosophie, je comprends et partage son enthousiasme. Parfois un peu perdue, je me suis laissée guider par des mots-fils d'Ariane : raison, sagesse, désir, liberté, justice, charité, et j'ai lu avec joie, ce mot-clef de Spinoza, homme et philosophe.

Comme Frédéric Lenoir, je souscris à ce propos d'André Comte-Sponville, philosophe contemporain, qui conclut le livre : *«Il y a plusieurs demeures dans la maison du philosophe, et celle de Spinoza reste à mes yeux la plus belle, la plus haute, la plus vaste. Tant pis pour nous si nous ne sommes pas capables de l'habiter absolument»*.

MONIQUE VENIER ZIESEL

**«LE MIRACLE SPINOZA»
de FREDERIC LENOIR : Editions Fayard,
19 €, 225 pages.**